

Littérature.

L'Enfant Maudit

PAR

RAOUL DE NAVERY.

(Suite et Fin.)

XVII

La somnambule.



L faisait nuit ; les serviteurs de la ferme las d'une longue journée de travail étaient allés chercher le repos. Seuls les maîtres du domaine veillaient encore, et à les voir tous deux dans cette pièce du pavillon que Lazarine avait fait meubler jadis avec une sorte de luxe, on fût demeuré convaincu qu'Ambroise Gerbier et sa femme se trouvaient moins heureux que leurs valets et leurs servantes.

Quinze ans avaient passé sur la tête de l'ancienne pauvre devenue une opulente fermière, sans porter atteinte à une beauté dont les lignes pures maintenaient la durée. Seulement le teint était plus pâle, les yeux avaient pris une expression plus sombre, et le sourire plein de coquetterie qu'il, jadis errait sur ses lèvres, avait fait place à une expression amère. Quelque chose de nerveusement maladif minait cette créature pleine d'astuce et d'audace.

Elle n'avait qu'à demi réussi dans ses projets, et plus d'une fois elle maudit l'infâme conseiller qui avait ouvert devant elle la voie du crime.

Sans doute le fils détesté de Madelon ne n'habitait plus la ferme, qui était son bien ; mais Julien s'était

presque exilé. Sans comprendre quelle part avait pris sa mère au drame du 17 août il devina vite qu'elle n'y était point étrangère. Quelques mots acerbes flétrissant celui qu'elle avait fait maudire révoltèrent l'âme profondément bonne et équitable de Julien. A mesure qu'il devint homme, le souvenir de ce qui s'était passé le jour de la chasse au loup lui parut enveloppé d'un plus redoutable mystère. Il n'osa adresser aucune question à sa mère, mais chaque fois qu'il cita le nom de l'absent, il vit Lazarine devenir blême.

L'amour aveugle que jusqu'à cette heure Ambroise portait à sa femme, parut sombrer dans la douleur. Cet homme devenu prématurément un vieillard se rappelait avec une douleur pleine de remords les insinuations malveillantes au sujet de sa femme relativement à l'enfant de Madelon.

En se reportant vers le passé, il lui semblait suivre dans l'esprit et dans le cœur de Lazarine la haine qu'elle portait à l'enfant de son mari. L'intelligence du fermier s'usa dans une lutte morale, le chagrin mina lentement cette âme vaillante. Le corps se voûta, le cœur prit des rides. Sans doute, il continua de chérir Julien, mais sa tendresse embrassa en lui deux êtres à la fois, et ce n'était pas l'absent qui gardait la moins bonne part.

Souvent, quand Ambroise et Julien se promenaient seuls le long des champs remplis de blés promettant une belle moisson, le fermier disait à son fils d'une voix lente :

— Il ne les verra plus mûrir ! Comme il aimait cette campagne. Comme il chérissait ce pays breton dont l'esprit et les croyances semblaient être passés dans son âme. Où est-il ? Quelles misères l'ont assailli au milieu d'étrangers à qui il n'ose même révéler son nom ! Je t'aime bien, Julien ! Devant Dieu je m'accuse même de t'avoir préféré à lui, quand tu étais tout petit, et qu'il avait presque l'âge d'un homme.... Mais maintenant, c'est lui que je préfère.... Ne t'en offense pas, mon enfant... je ne trouve de joie dans la vie que dans ta tendresse, mais je consentirais à mourir pour embrasser mon premier né !.... Dieu l'ait reçu dans son sein, s'il est mort ! Dieu me le ramène, s'il est encore de ce monde !

Quand Julien dont les goûts artistiques trahissaient une vocation deman-